

Les olives noires ou la lente prise de conscience d'une femme

Aurélien Boivin

Number 137, Spring 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/55499ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Boivin, A. (2005). Review of [*Les olives noires* ou la lente prise de conscience d'une femme]. *Québec français*, (137), 90–93.

Les olives noires

ou la lente prise de conscience d'une femme

>>> AURÉLIEN BOIVIN

Paru en 1984 et réédité en 2004, *Les olives noires* a valu à Danielle Dubé, alors professeure de journalisme dans le programme Arts et technologies des médias du Cégep de Jonquière, le prix Robert-Cliche, décerné à l'époque à une première œuvre dans le cadre du Salon international du livre de Québec, et le prix littéraire de la Bibliothèque centrale de prêt du Saguenay-Lac-Saint-Jean. Cette année-là, avec la défection des éditions Julliard, le roman primé est coédité en France par les éditions Du Rocher. Œuvre à caractère social, politique et féministe, *Les olives noires* n'a pas fait l'unanimité de la critique – c'est un euphémisme –, certains commentateurs, déçus, réclamaient même rien de moins que la suppression du prix, convaincus qu'une première œuvre ne méritait ni une telle publicité ni une pareille visibilité. Vingt ans plus tard, à l'occasion de sa réédition dans la collection « Typo », une relecture permet de rattacher ce roman de prise de conscience au mouvement féministe et à la lutte des femmes pour leur émancipation et leur refus de soumission aux mâles, que d'autres auteures des années 1970 par la suite défendront. C'est ainsi qu'il faut comprendre la quête de Christiane Leclair, double du narrateur et, sans doute aussi de l'auteure, qui semble s'inspirer d'événements précis, sinon autobiographiques, du moins réalistes.



De quoi s'agit-il ?

Accompagnés de leur fillette Nadia et de François, un ami commun, Christiane Leclair et son mari Pierre Lavoie s'installent dans une petite villa sur la Costa del Sol, en Espagne, après avoir visité la France, surtout Paris et Marseille, Casablanca, Barcelone, Séville, « [p]our se reposer d'un voyage commencé il y a plus de six mois » (p. 11). Les rapports entre le mari et la femme se détériorent, comme ceux entre Pierre et François, pourtant deux amis de longue date, au point que François choisit de monter sa tente sur la plage et que Christiane, après une dizaine de jours, décide de rentrer à Montréal avant la date de retour prévue, alors que Pierre, jaloux, quitte l'Espagne pour le Maroc, d'où il envoie une lettre d'excuse à son épouse, la suppliant de revenir sur sa décision. Mais Christiane reste inflexible, heureuse enfin

d'avoir retrouvé paix et liberté après quelques années d'enfer. Elle semble prête, au terme d'une lente prise de conscience et d'une réelle résurrection, à entreprendre une nouvelle vie où les hommes, du moins pour le moment présent, n'ont aucune place. Cet éclatement, cette crise du couple se produit de façon linéaire avec, en toile de fond, deux autres crises, politiques celles-là : la fin de la dictature en Espagne et la Crise d'octobre au Québec, avec les enlèvements de l'attaché commercial britannique James Richard Cross et de Pierre Laporte, ministre de l'Immigration et du Travail dans le gouvernement de Robert Bourassa, trouvé assassiné une semaine après son enlèvement, meurtre qui pousse les autorités fédérales, le premier ministre du Canada en tête, Pierre Elliott Trudeau, à adopter la ligne dure à l'égard des ravisseurs, des membres du Front de libéra-

tion du Québec (FLQ), en proclamant, entre autres actions, la Loi des mesures de guerre et l'arrestation et l'emprisonnement de quelque quatre cents personnalités québécoises innocentes, sans autre forme de procès.

Le titre

En Espagne, on récolte normalement les olives vertes en octobre et les olives noires en décembre (p. 28). Or en octobre 1970, les olives noires sont déjà prêtes. Ce phénomène est à mettre en parallèle avec la crise politique qui sévit tant en Espagne, avec la fin annoncée de la dictature de Franco, qu'au Québec avec les événements d'Octobre et avec la transformation presque inexplicable, du moins surprenante, de Christiane qui, après quelques années de mariage de soumission et de silence, décide de prendre la parole et d'entreprendre sa longue marche vers

la domestique (p. 76) ou la servante (p. 123) de son mari. Politisée, elle « a participé à la grande marche sur le parlement de Québec qui avait mobilisé quarante mille personnes et mille policiers » (p. 35-36) pour protester contre le Bill 63 et appuyer la lutte en faveur de la reconnaissance de la langue française menacée, de même qu'à la manifestation en faveur de McGill français. Ce sens politique est encore évident quand elle rencontre sur la plage de la côte un jeune Espagnol et se surprend à parler comme Pierre : « Les manifestations de violences ne sont pas surprenantes quand on a peur de la mort collective, quand on sait que toute négociation d'égal à égal est impossible, lorsqu'il y a dix gouvernements majoritairement anglophones contre un seul francophone. S'il y a des gens qui veulent prendre les armes au Québec, affirme-t-elle, c'est parce qu'il y a au Canada un pouvoir de plus en plus centralisateur qui empêche le Québec d'agir. Une sorte de vengeance après trois siècles de domination. Une politique d'immigration qui a un objectif : l'assimilation » (p. 109). Elle n'hésite pas à associer la lutte du Québec pour sa survie à la lutte des femmes pour leur émancipation et leur autonomie. Comme les felquistes, elle pose ses conditions pour poursuivre sa relation avec Pierre et en appelle à sa lucidité de même qu'à la solidarité féminine (p. 186) : « *Primo la liberté. Comme Vallières. // Deuzio : l'égalité. Comme Beauvoir, Proudhon et Gagnon. // Troisièmement : la paix. La sainte coquerelle de paix* » (p. 96). Tel est l'ultimatum qu'elle lance à son mari, qui ne se présente pas au rendez-vous qu'elle lui a fixé, ce qui provoque l'effritement du couple, car Christiane n'est plus capable de respirer auprès de cet homme, puisque l'air est désormais vicié. Elle décide donc de sortir de l'exil, son exil de femme (p. 102), elle qui, depuis le début du voyage qu'elle qualifie de véritable enfer (p. 102), se sent humiliée, blessée (p. 165), « tannée de vivre dans l'angoisse, l'attente et les mirages » (p. 171) et pour qui tout « espoir est mort » (*ibid.*). « La fiancée est morte. S'est envolée avec son voile de mariée » (p. 178). Elle en a marre « de toutes ces maisons-tombeaux » (p. 228) et aspire à la liberté (p. 231), résumant ainsi sa vie de couple et la fin du rêve : « D'abord, on s'aime, on se désire. Regards éblouis. Bouches roses. Herbes tendres et îles de sable. Mouvement des corps alanguis au milieu des algues. Ensuite, on vit ensemble. Saison

noire. On se heurte. Coques disloquées, bouches amères, regards mornes. On s'aime, on vit ensemble, puis on se sépare. Comme dans les grandes tragédies » (p. 230).

Pierre Lavoie. Mari de Christiane depuis un peu plus de quatre ans et ami de François, depuis ses années d'études, il est issu d'une famille bourgeoise. Christiane le considère comme « le p'tit gars de sa maman du West Island » (p. 95), lui qui a été « élevé dans les beaux salons d'Outremont ou de Westmount » (p. 47), comme le lui reproche son ami François. « Il a été chef de bande, a fait partie des durs aux habits de cuir cloutés qui sèment la terreur sur leur moto et font le désespoir de leurs parents. Puis il s'est réformé, est devenu tour à tour président de son association étudiante, président de son association syndicale, celle des chargés de cours de l'Université du Québec à Montréal » (p. 20-21). Désireux d'abolir la lutte des classes (p. 227), « féru de justice sociale et d'égalité des sexes, avec une formation en sociologie » (p. 20), alors que son père souhaitait en faire un administrateur de son centre commercial (p. 37), il est incapable, selon Christiane, de « passer à la pratique dans la vie privée » (p. 20). Toujours de mauvaise humeur (p. 13) et difficile à vivre, il empêche son entourage de respirer (p. 14) en raison de son mauvais caractère (p. 170) et de sa manie de vouloir tout mener et de vouloir toujours avoir raison. Il a tous les défauts : « Capricieux. Intransigent. Arrogant. Méprisant, lâche » (p. 227), de l'accuser Christiane, qui fait son procès : « Tu demeures profondément convaincu que tu m'aides quand tu daignes faire un peu de ménage. Convaincu que je suis faite pour ça... te servir, te soigner. Tu es lâche même si tu te dis progressiste. Tu sais faire que ça : de beaux discours ! Tu manques de courage » (*ibid.*). Point étonnant qu'il se retrouve seul, avant la fin du voyage, renonçant, par jalousie, à son amitié avec François et interrompant par son mauvais caractère sa relation avec Christiane, « une erreur de parcours » (p. 227), selon lui.

François. Sans nom de famille, François est l'ami du couple Pierre-Christiane, qu'il accompagne pendant toute la durée du voyage en Europe et au cours duquel, comme Christiane, qu'il aime bien, il apprend à mieux connaître Pierre qu'il considérait, depuis plusieurs années, comme un véritable ami. D'origine prolétarienne, il est issu « d'un quartier

ouvrier de l'est de Montréal » et a « dû abandonner ses études pour travailler comme vendeur dans un magasin de chaussures, puis [comme] technicien dans un atelier de réparation d'instruments de musique » (p. 37). Musicien, il joue « de la guitare et de la clarinette, parfois dans des bars, parfois avec un groupe de musiciens de jazz et de blues » (*ibid.*). Plus réservé et plus lucide aussi que Pierre, il est convaincu qu'un petit groupe ne peut faire la révolution et craint que des actions d'éclat comme celles du FLQ nuisent à la lutte en faveur de l'indépendance, qu'il appuie sans réserve. « Ce n'est pas en montrant les poings puis en faisant sauter de la dynamite qu'on va transformer le Québec » (p. 47). Il craint encore que le pouvoir en place, aidé de l'armée, instaure au nom du peuple, comme à Cuba, au Vietnam, en Chine « un autre système de répression » (*ibid.*), car il se méfie « de tout ce qui est chef ou système » convaincu que, « [d]ans chaque pouvoir, de gauche ou de droite, il y a un germe de totalitarisme » (*ibid.*). C'est justement l'action d'éclat des membres du FLQ qui envenime ses rapports avec Pierre jusqu'à provoquer la scission définitive. Aux yeux de Christiane, il est tout le contraire de Pierre, « un ami superbe. Beau, fin, adorable » (p. 217), qu'elle refuse toutefois de suivre, même jusqu'au bout du monde, à son invitation (p. 183), parce qu'il lui ressemble trop et parce qu'elle se méfie désormais des hommes qui l'ont blessée, humiliée, trompée. Il n'est donc pas étonnant qu'elle décide finalement de rentrer seule à Montréal en compagnie de sa fille.

Nadia. C'est la fillette du couple Pierre-Christiane, née trois mois après leur mariage, décidé pour renouer avec les parents de Pierre, qui acceptaient mal cette union. Âgée d'environ quatre ans, elle souffre des disputes et engueulades constantes de ses parents, des agissements de son père surtout, qui ne se montre guère responsable car trop égoïste, aux yeux de sa mère. Elle s'entend à merveille avec François, qui lui apprend les rudiments de la langue espagnole. Même si elle l'aime bien, elle prend parti pour son père quand les deux hommes se querellent.

La señora María García Márquez. Propriétaire de la Casa blanca, située au 200, Calle del Mar, Castel del Caudillo, la villa que les Québécois louent pour un mois, mais qu'ils désertent une dizaine de jours plus tard, se révèle une femme sereine, qui tient

tête à des promoteurs immobiliers en refusant de se départir de sa maison pour faire place à un immense complexe d'habitations. Elle doit toutefois capituler, au grand désappointement de Christiane, quand son fils, à la fin, la conduit à l'hospice.

Les thèmes

Ils sont nombreux. Retenons les principaux :

La prise de conscience de Christiane, qui sort finalement de sa torpeur et qui décide, avant la fin du voyage, de se prendre en main et de lutter pour atteindre la liberté et l'autonomie, qu'elle ne manque pas d'associer à la longue et patiente lutte du peuple québécois, soumis et colonisé. Elle prend enfin conscience que « [l]es femmes ont la science contre elles, la science des hommes », et se dit convaincue qu'il « faudrait réécrire l'histoire et la psychologie. Dans l'autre versant des choses » (p. 54). Elle en a contre la domination des mâles : « Le viol, la clitoridectomie, c'est aussi la culture. La culture du besoin qu'à l'homme de toujours prouver qu'il est le plus fort, dans une arène, dans la rue, dans un lit ou sur la scène politique » (p. 124), ce qu'elle associe à « la logique du colonisateur » (*ibid.*). Malgré elle, elle souffre « du complexe de la virilité. Du sentiment de castration. De l'envie du pénis et de puissance. Cette ridicule obsession freudienne et nietzschéenne qui mène à la barbarie. Au mythe du Surhomme même » (p. 164). Rémi Tourangeau a eu raison d'écrire : « En fait, ce roman vigoureux, à plusieurs facettes et à plusieurs dimensions, est un long cri de libération intérieure et une longue marche vers l'autonomie, à la fin d'un régime de dictature³, celui de l'Espagne mais aussi de la société patriarcale.

La révolte. Celle de Pierre et François, certes, qui sont tous deux prêts à tout pour défendre la cause du Québec et celle des dominés et des démunis, mais celle aussi de Christiane, qui a longtemps enduré les sarcasmes et les insultes de Pierre mais qui finit par lui dire non et par lui donner la réplique. Elle se garde toutefois de sombrer, comme lui, dans la vulgarité : « Elle se lève la rage au cœur. Elle voudrait retrouver ses Va te faire foutre ! les Va chier ! mais son esprit s'y refuse » (p. 45). Il n'est plus son Vendredi, elle n'est plus « sa sirène des îles » (p. 62).

La liberté. Ce thème est la conséquence de la prise de conscience et répond, en fait, à la révolte de Christiane, qui souhaite cette liberté, la rêvant même pour le peuple québécois, dominé depuis la Conquête, et pour le peuple espagnol, qui, lueur d'espoir, semble vouloir sortir d'une longue dictature. Car c'est ainsi qu'il faut comprendre l'échec du Caudillo, lors de son ultime combat dans l'arène, lui qui, comme les années précédentes, croyait épater son peuple.

Il faudrait encore évoquer le thème de l'injustice sociale, celle que le père de Christiane a payé de sa vie, après avoir servi comme esclave dans une usine de l'Alcan au Saguenay (p. 127), celle dont Christiane est elle-même victime, en tant que mère et épouse exploitée d'un homme qui ne semble pas avoir de considération pour les femmes, qu'il considère comme des servantes, des esclaves, comme des êtres inférieurs. D'où son désir de travailler à établir l'égalité des sexes. Christiane en a encore contre la domination, l'oppression, les dictatures, quelles qu'elles soient, le pouvoir établi qui exploite le peuple, contre les guerres, celle

« en Israël et en Palestine, qui ne finit jamais. La guerre des six jours, la guerre des mille et un jours. Stupide humanité » (p. 104).

La portée (le sens) de l'œuvre

Avec *Les olives noires*, Danielle Dubé a voulu participer à sa façon à la lutte des femmes pour assurer leur liberté et leur autonomie. Avec quelques autres auteures, elle fait figure de pionnière de ce long combat amorcé au début des années 1970, qui a incité les femmes à prendre la parole, à se dire par la plume, à dire leur féminité, comme d'autres, dans d'autres littératures francophones, ont dit leur négritude. Christiane fait partie de cette liste d'héroïnes qui ont décidé, une fois pour toute, de dire non à l'esclavage dont elles étaient victimes et de conquérir leur place dans la société moderne. Voilà le sens de cette œuvre que commentateurs et critiques, lors de la parution du roman en 1984, n'ont pas vu. Sans être un chef-d'œuvre, *Les olives noires* participe à cette lutte. Les professeurs d'histoire auraient intérêt à parcourir ce roman pour mieux faire comprendre à leurs étudiants la Crise d'octobre et la montée du nationalisme au Québec, dans les années 1960-1970, en même temps que la montée du féminisme et la prise de parole des femmes.

Notes

- 1 *Les olives noires*, [Montréal], Typo, 2004, 263[2] p. [1^{re} édition, Quinze, 1984].
- 2 Jacques Thériault, *Le Livre d'ici*, mai 1984, p. 23.
- 3 Rémi Tourangeau, *Nos livres*, août-septembre 1985, p. 26-27.

DES VOYAGES FANTASTIQUES ET PÉRILLEUX !

Diane Bergeron

L'atlas
mystérieux



Diane Bergeron

L'atlas
perdu



Diane Bergeron

L'atlas
détriqué



Une trilogie
de Diane Bergeron
illustrée
par Sampar

POUR LES 9 ANS ET PLUS
8,95 \$ CH.



S

SOULIÈRES
éditeur